**Atelier d’écriture 6 février 2024**

**Bibliothèque Saint Roch**

***1- En 3 ou 4 phrases, évoquez une odeur, une vision, une pensée, un désir***

Je me rappelle ce film vietnamien, très poétique, qui s’appelait « l’odeur de la papaye verte ». J’ai recherché cette odeur sur les marchés, parmi les étals de fruits exotiques. J’ai souvent senti celle des papayes mûres mais ce n’est que dans un restaurant Thaïlandais que je l’ai trouvée après avoir commandé un « Som Tam », c’est-à-dire une salade de papaye verte râpée. Un plat délicieux, très relevé et acidulé. La vision de cette jeune fille, servante dans une famille sur le bord de la ruine, m’est apparue ainsi que les prises de vues de ces cours si bien cachées derrières les hauts murs des maisons. Alors, m'est revenu le désir de retourner en Asie. **Danielle Richard**

**Pollution**

Cela fait deux jours qu’au réveil, dès qu’on ouvre les fenêtres, on est envahi par cette odeur très spécifique de pollution ambiante .

La couverture de nuages est-elle responsable de cette impression de se retrouver dans une espèce de chaudron, d’où émanerait cet horrible parfum ?

On essaie de rentrer en soi-même, comme si cette pollution essayait de pénétrer tout notre être… mais il faut bien respirer quand même !

Ah, vivement le retour de l’été , vivement le plaisir de nager sereinement et de se délester de tout ce stress . **Catherine Claval**

J'attends avec impatience le printemps pour parcourir le sommet du Charvet,à la recherche des pivoines sauvages. Certaines sont blanches, d autres rouges ou roses. Elles ont résisté au vent au froid à la neige. J'aime les retrouver au mois de mai, elles dégagent un parfum discret, leur couleur attire les insectes provocant un ballet incessant sur la pelouse. **Marie Claire Lorenzoni**

J'aime me promener dans les jardins, cette vision et cette odeur des roses sauvages me ravit. J'ai souvent une pensée pour mes parents partis trop tôt. Ma mère aimait les fleurs. Que désirer de plus que d'aller fleurir sa tombe. **Claudette Quintin**

Cette odeur de cuisine est insupportable. Il me vient le désir d'aller manger au restaurant. C'est une pensée qui m'est venue soudainement. La vision de tous ces plats me fait saliver. **Claudette Quintin**

**Sortilège**

Une odeur de jasmin m’envoûta à l’instant

Une vision extatique envahit mon espace

Une pensée très osée rendit mon corps ardent

Et du désir de toi, ô jamais ne me lasse. ***Pascale Cordes***

**Amoncellement**

En longeant le bord de mer, mes pieds heurtent un amoncellement d’algues échouées depuis plusieurs jours. Quel beau vert lumineux, pensais-je mais, bon Dieu, quelle puanteur ! Brusquement, j’ai eu peur que, de ce tas, toute une foule de bras nauséabonds émergent pour s’agripper à mon corps et m’y enfouir à jamais. Je n’avais qu’un désir, m’enfuir, m’envoler sur les ailes des mouettes bavardes. **Joëlle**

***2- logo-rallye avec cette liste de mots : mairie / statue de bronze/ main levée/ beauté des oiseaux/ petit frère/ champs/ astres/ pyjama/ pollen/ accroc (****in « Le roitelet/Jean François Beauchemin, p41-42)*

**Le mariage**

A la mairie, tantôt, se profile un mariage

Je forme le vœu qu’il soit du plus bel alliage

J’avise, sur la place, une fière et noble statue

De bronze, néo-classique, muscles ciselés, nue

Elle a l’air inspirée, elle a la main levée

Signe d’exhortation au ciel, un signe de paix

Je ressens une forte émotion esthétique

Ce moment m’apparaît tel un présage mystique

J’entends des chants, des pépiements, de longues trilles

Oh, tous ces passereaux m’émerveillent, m’émoustillent

J’ai toujours aimé, je crois, depuis le berceau

Beaucoup, passionnément la beauté des oiseaux

Ils me rappellent mon petit frère, mon canari

Aussi blond qu’un champ de blé et ses doux épis

Qui, à leur tour, reflètent les astres brillant le soir

Que j’admire vêtue d’un pyjama dans le noir

Et le pollen jaune des chatons s’éparpillant

Sans accroc comme l’Amour dans le vent, dans le temps

Ce sera une belle journée, à n’en pas douter

Les anges, les muses seront présents, à nos côtés

Aphrodite, Eros ; qu’espérer de plus ce jour

Et bien mieux encore, pour toute la vie, pour toujours. ***Pascale Cordes***

**Ma maison**

Lorsque je suis revenue en France, j’ai acheté dans un hameau, une petite maison située en face de la mairie délabrée comme le reste du village, mais ornée pompeusement, d’une statue en bronze d’un soldat mort à la guerre. Ma maison, non moins délabrée et encastrée entre deux autres, a semblé tellement hideuse à mon petit frère, qu’il doutât de ma santé mentale. (La force de l’habitude, ledit petit frère avait largement dépassé la quarantaine). Moi, j’ai tout de suite aimé la vue de ces champs d’avoine et de blé que je vois du petit jardin à l’arrière de la maison. Là, je me récite, *tout n’est que calme et volupté.* Les champs s’étendent à perte de vue, parsemés de petits bosquets. Je me promène souvent très tôt le matin, une tasse de thé à la main, encore en pyjama, ignorants les accros que je fais en marchant dans les taillis, pour recueillir du pollen en vue d’une germination ou pour agrémenter mon petit déjeuner. J’attrape aussi, parfois, la main levée et sur la pointe des pieds, l’extrémité d’une branche pour cueillir un rameau à admirer, plus tard, sur la table de la cuisine. Une fois habillée et prête à sortir, c’est la beauté des oiseaux en pleine migration qui se posent, souvent, près du ruisseau en contrebas qui retient mon attention, et me met en retard. Mon émerveillement de la nature se prolonge tard le soir quand, le nez en l’air, je cherche les astres et les constellations, en essayant de les identifier. **Danielle Richard**

**Qui avait osé ?**

Mary venait de rentrer à la maison ; elle était fatiguée, horriblement enrhumée : allergie au pollen…

Elle s’arrêta stupéfaite : quelqu’un était venu dans sa chambre pendant son absence, sa petite statue de bronze était renversée par terre, ébréchée !

Qui avait eu ce geste, qui avait osé lever la main , qui n’avait pas été ému par la beauté de cet oiseau des champs en vol vers les astres lointains, vers ceux à qui elle pensait tristement ?

C’était un cadeau de ses parents partis il y a peu de temps, la laissant seule avec son petit frère ; ses yeux se remplirent de larmes…

Elle entendit un léger bruit derrière elle : il était là le fautif, tenant sa jambe de pyjama dans son poing serré : il y cachait un accroc révélateur… **Catherine Claval**

**Promenade**

J'ai décidé d'aller me promener cette après-midi avec mes petits frères. Nous habitons à la campagne. Des champs de tournesol s'étendaient à perte de vue. En ce moment, c'est la période des mimosas, attention au pollen. Malgré l'accroc à mon pantalon, on est quand même sortis, direction la ville où une très belle mairie se visite. Près du bâtiment, on peut admirer une statue de bronze, la main levée où se nichent des oiseaux. C'est d'une beauté époustouflante. Après cette belle promenade et comme il se faisait tard, je décidais de rentrer. La nuit commençait à tomber et de la fenêtre de ma chambre, tous en pyjamas, on voulait se délecter à regarder toutes ces étoiles, astres divins qui dansaient dans le ciel. **Claudette Quintin**

**Mariage**

A la mairie du village a lieu à14h le mariage de Jeannette et Jean.La famille, les témoins, les invités se regroupent près de la statue de bronze, qui avec la main droite levée, montre la direction de l’astre brillant. Il fait beau, chaud, le vent transporte les pollens des cyprès, des oliviers.Le petit frère de la mariée, vêtu de son plus beau pyjama blanc, éternue 10 fois. Les gens rient, ce sera une belle cérémonie sans accroc. Les champs de blé derrière la mairie ondulent entraînant les coquelicots dans leur danse.La beauté des oiseaux dans ce tableau bucolique me ravit. **Marie Claire Lorenzoni**

**Échappée nocturne**

Avec mon petit frère, on aime bien s’échapper de la maison, quand tout le monde dort. On se faufile, en pyjama, sans bruit dans le couloir et, sur la pointe des pieds, on descend chaque marche avec précaution, en évitant de les faire grincer. On salue au passage l’imposante statue de bronze d’un lointain aïeul, qui trône sur le palier, que papi avait récupérée à la mairie car notre ancêtre avait été maire ou, peut être l’avait-il volée, on ne sait plus depuis tout ce temps. Pieds nus, on se dirige vers les champs que les astres inondent de leur lumière bleutée et nacrée. On court, on salue la lune qui éclaire nos mains levées, parsemées de pollen et de boue.

Le lendemain, maman, songeuse, nous demande : pouvez-vous m’expliquer pourquoi vos pyjamas ont tous ces accrocs ? Quand allez-vous vous arrêtez de vous battre, nom de nom !

On regarde le soleil se lever, on entend les oiseaux s’égayer, on contemple la beauté des oiseaux dans le ciel tournoyant et on éclate de rire. **Joëlle**

***3-Biographie imaginaire :*** *Inventez votre propre biographie, la situer dans la période historique de votre choix. Vous pouvez intégrer et/ou détourner des éléments réels ou, au contraire, improvisez une vie totalement différente ou tantôt dans le réel, tantôt dans le fictif.*

**M’entendez-vous ?**

Les villageois sont déjà bien occupés. J’entends la Marie qui revient du puits, le Père Jean qui rentre le foin, le charretier qui ramène des paysans au village.

Si mon rêve dit juste, le monde aura bien changé dans sept cents ans. Je vous vois vivre de curieuse façon, dans de grandes bâtisses grises très hautes, les uns sur les autres, dans des sortes de cages, ouvertes néanmoins ; ce que je ressens est très bizarre en vérité…

Je vais vous conter ma vie à travers les âges qui nous séparent. Je ne sais si vous m’entendrez, si certains d’entre vous ont le don. Mais bon, essayons quand même…

Je suis née en l’An de Grâce mil deux cent quatre-vingt-quatre, au mois de juillet au temps des bâtisseurs de cathédrales. J’aurai bientôt vingt ans. J’ai vu le jour et j’ai grandi dans un petit village tout près d’une forêt, en Royaume de France. Ma mère est guérisseuse ; elle m’a transmis son savoir. J’ai donc une grande connaissance des plantes et sais quelques paroles qui soignent. Les gens alentours nous connaissent de réputation et viennent parfois nous demander des choses difficilement avouables faisant écho à leurs sombres pensées, leurs passions orageuses. Toutefois, nous nous montrons très prudentes à ce sujet et n’hésitons pas à leur opposer un refus, ce qui nous a déjà attiré quelques inimitiés.

Malgré bien des services rendus, nous ne sommes pas très bien considérées car nous générons un respect mêlé de crainte pour notre art. D’aucuns disent que ma mère est sorcière et moi-même également puisqu’elle m’a enseignée très tôt. Les gens font montre de beaucoup d’ingratitude et ils se défaussent vite ; trop vite. Nous ressentons un danger en filigrane et évaluons tout ce qui pourrait en découler de fâcheux pour nous.

Je sais qu’un jour, pas si lointain que cela, nous devrons fuir très loin pour sauver nos vies, nous cacher au plus profond des bois sûrement dans une grotte, et vivre au sein de la nature tels des animaux sauvages. L’église, cette institution séculaire, ne nous voit pas d’un bon œil. Lors de visions, je perçois des flammes monter haut dans le ciel assombri, j’entends des cris, des hommes en bure noire courir de gauche à droite exhortant une foule apeurée. J’en ai des sueurs froides la nuit quand je ne peux trouver le sommeil.

A cette heure, j’entends le héraut sur la place du village : « Oyez, oyez braves gens, notre bon Seigneur viendra vous rendre visite en ce jour et prélever le cens ».

Horreur ! Encore cet homme qui vient nous voler sans honte, ni scrupules et qui, toujours, en son château, devant une vaste cheminée, ripaille avec ses pairs de beaux gibiers et riche pitance alors que nous, pauvres villageois, sommes assez coutumiers de la famine et du froid. Nous savons aussi que, sous peu, il lèvera un ost et devra quérir rapides et belles montures pour partir guerroyer mais nous autres finissons par être exsangues.

Puis, le bateleur commence ses tours de jonglerie, ses facéties et le troubadour vient nous chanter ses vers. Je progresse en époque poétique et dangereuse. Je vous laisse ; je dois maintenant porter soutien à une proche voisine en couches.

A la Grâce de Dieu, âmes des temps à venir… ***Pascale Cordes***

**« L’autre »**

Je suis née au moment de la transhumance de mon peuple. Ils fuyaient qui ? quoi ? je ne sais pas. Je ne sais même pas qui ils étaient, ce qui est sûr c’est que je ne les ai jamais connus, je connais seulement ceux qui m’ont recueillie. Comment je le sais ? parce que nous n’avons pas la même couleur. Même cela je ne l’ai compris que bien plus tard, lorsque les jeunes mâles sont devenus pubères et que leur accouplement avec moi était interdit. Il n’y avait pas de mots pour communiquer mais on savait d’instinct, le langage des signes. Notre groupe ne restait jamais très longtemps au même endroit, nous allions au fil des saisons, là où allaient les animaux pour se nourrir et nous aussi. Ce n’est que plus tard, par hasard, que j’ai vu ceux qui allaient devenir mon groupe, ma famille. Comme moi, ils marchaient de préférence sur leurs pattes arrière, ils maniaient aussi des armes dont les flèches allaient loin, très loin. Je me souviens que mon groupe adoptif m’obligeât à aller vers eux et qu’eux n’étaient pas très sûrs de vouloir de moi. Je suis restée seule, longtemps, à les suivre de loin, jusqu’à ce qu’une femelle m’adopte. Elle eut du mal à m’apprendre à parler, ma gorge n’était pas habituée à vocaliser, moi par contre j’ai rapidement su les comprendre et je peux transmettre à mes nombreux enfants cet art. Je m’appelle « l’autre », ce n’est pas péjoratif, seulement l’explication que les autres groupes que nous rencontrons comprennent. Je ne suis pas seule à venir de chez les « autres ». Je vois cela comme un atout, je suis meilleure qu’eux lorsqu’il s’agit de pister ou de grimper aux arbres, meilleure qu’eux à savoir m’orienter ou humer le passage d’un gibier. On fait souvent appel à moi pour ces qualités.

Si vous voulez connaître la suite, lisez « Les enfants de la terre » de Jean Auel. **Danielle Richard**

**Tranche de vie**

Je suis née au domicile de ma famille un jour de mars, je suis poisson. On dit que les gens nés sous ce signe d’eau sont des rêveurs, des passionnés, des altruistes, je dois être un peu tout cela. J'ai grandi à Nice dans une tribu, dans un quartier où il y avait des champs. J'ai apprécié la liberté, les jeux de plein air, il n était pas nécessaire d’être  inscrit à une ou plusieurs activités physiques.Le vélo, la trottinette, le ballon, la curiosité, le besoin de découvrir, les histoires, les livres faisaient partie de notre vie. Cette enfance a façonné ma façon d'être, a certainement influencé mes goûts, mes choix, ma vie d'adulte. **Marie Claire Lorenzoni**

**Liberté**

Je suis née à la campagne en 1946 par une matinée hivernale. Le vent soufflait par bourrasques et faisait plier les arbres. J'étais la 6ème de la famille. Mes frères aidaient mon père pour les récoltes et allaient très peu à l'école. Mon père ainsi que ma mère étaient illettrés. Ma mère se tuait à la tâche : cuisine, ménage et aide aussi dans les champs. Son visage était ridé, elle était jeune pourtant mais le travail la faisait vieillir irrémédiablement. Moi j'étais un peu révoltée par cette vie si dure que devaient supporter les femmes de l'époque. Quand je repense à mon enfance, j'en ai froid dans le dos. Je n'allais pas à l'école. Grâce à une amie, j'appris à lire et à écrire. A l'adolescence, je m'enfuis pour chercher du travail. Je lisais beaucoup. J'ai appris la dactylographie et grâce à ce métier, j'ai pu m'élever de ma condition. Le travail (hors de la campagne) m'a littéralement libéré. Je louais un petit studio. J'étais libre, pas de réelle contrainte. Je pouvais penser à moi. Mon salaire me permettait de vivre sans grand luxe toutefois. Mais cette liberté, je la chérissais. Je n'étais plus esclave comme les femmes de l'époque. Aucun homme pour vous obliger à obéir, toujours le travail, jamais de repos, la galère pour les femmes.

Quand je repense à tout cela, je me dis que la vie est injuste. J'entendais : "moi, ma femme ne travaille pas", mais en réalité c'était faux car elle accomplissait 2 fois plus de tâches qu'un homme. Il a fallu attendre 1965 pour que la femme commence à se libérer de l'homme, avoir son propre chéquier et travailler si elle le désirait sans l'autorisation de son mari. **Claudette Quintin**

**Parmi les animaux**

Je suis née en Namibie, il y a déjà quelques années…

Mon père, vétérinaire, s’était installé là-bas après ses études, passionné de grands espaces et de grands animaux.

Il rencontra ma mère, très jolie institutrice lors d’un retour en France pour une conférence sur l’épineux problème de la disparition progressive du monde animal, chassé et tué uniquement pour ses défenses, sa corne ou sa peau.

Ils se plurent et je naquis… quel bonheur pour eux, et quel bonheur pour moi, tant de soleil, tant de liberté, tant de copains à quatre pattes…

Mes préférés étaient les éléphants, si grands,si gros, si tendres. Si joyeux et si respectueux de ceux qui les respectaient eux-mêmes.

Ma mère m’avait tout appris scolairement, et mon père, tout de la vraie vie, de la valeur de la vie.

A onze ans, ils essayèrent de décider qu’il me fallait continuer ma scolarité en France : ce fut un drame ! un vrai drame !

Mes amis étaient des petits lionceaux, des bébés éléphants, des immenses girafes, et j’allais me retrouver dans des cours bruyantes, hurlantes, grises, pluvieuses, froides !

Je m’enfuis, je trouvai refuge chez un garde qui m’avait vue grandir, et m’avait cent fois protégée.

Le projet fut abandonné.

J’ai continué à apprendre de tout ce, et tous ceux qui m’entouraient, et je suis maintenant, « aide-soignante, photographe animalière, statisticienne, guide, dans le monde animal sauvage » .

Un vrai bonheur.

Et je me dis que, peut-être, un jour,  à la faveur d’une conférence quelque part dans le monde, comme mon père, une belle rencontre ? pourquoi pas ?… **Catherine Claval**

**Des fraises et des graines**

J’ai récolté des fraises et des framboises du lever du soleil au coucher, sans salaire mais j’ai gagné ma première tendinite.

J’ai gardé des enfants, des personnes âgées, des chats, des fourmis pour mes collections.

J’ai été lingère dans un centre pour handicapés mais plus que le linge, les sourires m’importaient.

On m’a confié, l’année suivante, l’entretien de la vaisselle mais la chaleur a déformé tous les bols et assiettes en plastique ainsi que mon cœur incendié, à la vue de mon futur mari, pas cuisinier du tout.

J’ai pesé des petits pois pour en déterminer leur poids et leur conditionnement et c’est là que j’ai attrapé ma deuxième tendinite.

J’ai raconté des histoires dans un village toute une nuit aux astres qui m’écoutaient avec grande attention. Cette nuit, j’ai reçu toute une brassée de poèmes étoilés.

J’ai été bibliothécaire ambulante, on me demandait partout en France, je ne savais plus où donner de la tête et c’est à l’intérieur d’un livre, à la page 45 que j’ai croisé mon deuxième mari.

J’ai étiqueté des articles que personne n’achetait et c’est ainsi que j’ai empoché ma troisième tendinite.

J’ai compté et recompté des colonnes de chiffres pour un expert comptable mais, en ce qui me concerne, je me suis arrêtée à deux, deux enfants sans être devenue une experte en éducation.

J’ai été conseillère financière pour une grande banque en ligne et à carreaux.

J’ai animé, j’anime toujours des ateliers d’écriture dans les bibliothèques, les écoles, les marchés, les gares, les jardins, les parkings et j’ai fait provision de millions de mots.

Maintenant, à la retraite, je ne compte plus les petits pois, les chats, les fourmis, juste mes petits enfants et j’ai besoin de mes cinq doigts.

J’offre du temps, des histoires et je sais que je sème plein de graines en joie, en joue. **Joëlle**